

DU MONDE

En avant la musique !

Farémido. Le cinquième voyage de Gulliver
de Frigyes Karinthy

*Traduit du hongrois par Judith et Pierre Karinthy,
Cambourakis, Paris, 2013, 78 pages, 9 euros.*

LES personnages de fiction ne meurent jamais vraiment... Après Lilliput, Brobdingnag et le pays des Houyhnhnms, c'est à Farémido que le Hongrois Frigyes Karinthy (1887-1938) décide d'expédier Gulliver. Si ce cinquième voyage, publié en 1916, nous entraîne en des lieux inconnus, il nous ramène aussi sur le terrain, cher à Jonathan Swift, de la satire sociale et politique.

En 1914, Gulliver reprend donc la mer, en qualité de chirurgien au service de Sa Majesté. Il ne sait encore rien des horreurs qui l'attendent, et découvre une guerre dont le sens se dérobe : *« J'ai dû traiter un soldat japonais (...) qui était devenu fou sur le champ de bataille : il s'était forgé l'idée fixe que lui, il savait pourquoi il se battait. »*

Rescapé d'un naufrage, il arrive miraculeusement à Farémido, un lieu étrange, sans hommes ni paroles, mais peuplé de machines pensantes, les Sollasis, qui utilisent des notes de musique pour communiquer et vivent en harmonie. Gulliver interroge le progrès, le développement technologique, la création et l'art, la question du « surhomme » et la fin de l'humanité, qui semble inéluctable. *« L'homme a toujours tenu ce qu'il crée en plus grande estime que lui-même, et dans chacune de ses créations il s'est efforcé de se recréer lui-même toujours plus parfaitement pour, à la fin, cesser d'exister. »*

Pour les habitants de Farémido, les êtres vivants sont comparables à des substances pathogènes autodestructrices qui ne doivent leur survie qu'à l'élimination d'organismes similaires. Gulliver a beau défendre orgueilleusement la



suprématie de la vie, il ne peut que s'incliner face à la brillante démonstration de son maître Midoré : soixante mille ans auparavant, la Terre a été contaminée par la vie, par l'homme et l'animal, et la maladie n'a fait que proliférer. Ecartelé entre l'instinct et la conscience, *« deux organes au service de deux objectifs frontalement opposés, [dont] l'un recherche la vie, l'autre la mort »*, l'homme ne serait en fin de compte qu'un monstre à deux têtes condamné à se dévorer lui-même.

Dans ses chroniques, poèmes, nouvelles, pièces de théâtre, articles... Karinthy n'aura cessé de *« dénoncer l'humanité »* – pour reprendre le titre de l'un de ses recueils. Également à l'origine de la théorie des six degrés

de séparation (1929), selon laquelle toute personne est reliée à n'importe quelle autre via une chaîne de relations individuelles comprenant au plus cinq autres maillons, Karinthy est assurément un écrivain visionnaire. Sa théorie fut reprise en 1967 par Stanley Milgram, et le réseau social Facebook aurait ramené le nombre de maillons à 4,74.

Son fils Ferenc déploiera un même goût pour l'anticipation et l'absurde, comme une marque de fabrique familiale. Ainsi dans *Epépe* (1), publié en 1970, un linguiste hongrois se trompe de vol et atterrit dans un pays inconnu dont il ignore et le nom et la langue. Une histoire que son père aurait pu inventer...

XAVIER LAPEYROUX.

(1) Ferenc Karinthy, *Epépe*, traduit du hongrois par Judith et Pierre Karinthy, Zulma, Paris, 2013, 288 pages, 9,95 euros.